

170, Boulevard du Montparnasse

75014 PARIS - FRANCE

Tél: 328-36-74

C. C. P. 1248-74 Paris

La mort par suicide, en août 1974, de Tito de Alencar Lima ne serait qu'un triste fait divers si les circonstances tragiques qui ont amené le jeune brésilien à ce geste n'en faisaient un cas hautement symbolique à plusieurs titres.

On lira ci-après le récit des événements qui ont marqué les dernières années de sa vie au Brésil et en France.

1) La mort de Tito de Alencar est, en premier lieu, symbolique des traumatismes dont sont victimes, en conséquence de la torture, des milliers de prisonniers politiques du Brésil et d'Amérique Latine.

La torture est un phénomène mondial en expansion (cf revue "Economies et Humanisme" de mai-juin 1971). On constate aujourd'hui que, quel que soit le régime politique et quel que soit le degré de développement économique, la torture est devenue une méthode de gouvernement: l'obtention du renseignement et la dissuasion par la peur. Mais l'utilisation systématique de la torture se révèle poursuivre également un autre objectif: l'anéantissement de l'ennemi intérieur (le "subversif") par la destruction de son psychisme.

En ce sens, les paroles prononcées par le capitaine Albernaz, tortionnaire de Tito de Alencar, au cours d'une séance de torture en février 1970, et rapportées par Tito lui-même dans une lettre écrite quelques semaines plus tard, expriment parfaitement ce qu'est la torture comme système de domination d'un être humain sur un autre: "S'il (Tito) ne parle pas, il sera brisé de l'intérieur, car nous savons faire les choses sans laisser de traces visibles. S'il survit, il n'oubliera jamais plus le prix de son audace." L'art suprême d'assassiner consiste à assassiner par procuration, et l'extrême du raffinement, à laisser à la victime le soin de se supprimer ainsi que le choix du moment et des moyens pour le faire.

Avec Tito de Alencar, les tortionnaires brésiliens y sont parvenus dans un délai de quatre ans et six mois.

2) Le caractère symbolique de la mort de Tito de Alencar tient, en second lieu, au fait qu'il était religieux dominicain de l'Ordre des Prêcheurs. Le jeune brésilien est maintenant la victime la plus notoire de la considérable campagne de diffamation dirigée depuis 1968 contre les Dominicains du Brésil et l'Eglise Catholique de ce pays.

Mais surtout, la figure de Tito de Alencar est désormais la preuve que les efforts de destruction psychologique de l'être humain ne sont plus le monopole de régimes dépeints par le Cardinal Mindzenty dans ses "Mémoires" (à paraître très prochainement). Les entreprises d'anéantissement de la personnalité des victimes sont également le fait de régimes qui se disent explicitement défenseurs des valeurs de l'Occident chrétien.

"L'Eglise des Prisons", au Brésil et en Amérique latine, connaît la persécution pour le même motif que "l'Eglise du Silence" dans les pays de l'Est: la suppression de la liberté de pensée et d'opinion. Néanmoins, les deux "Eglises" se différencient en ceci que la première est soucieuse de ne pas séparer la violation de son droit d'expression de celle des droits de la personne humaine, que la victime soit croyante ou non; et que la seconde est soucieuse de faire ressortir le caractère particulièrement pervers de la violation dont elle est victime en tant qu'Eglise.

La mort tragique de Tito, dénuée de tout caractère "religieux" et scandaleuse au regard des codes ecclésiastiques, vient à point rappeler que la perversité de la torture réside dans le viol de la personne humaine en tant que telle, et que le caractère religieux de la victime n'ajoute rien au degré de perversité de la destruction opérée par la torture. Inversement, la mort de Tito montre aussi que la perversité des tortionnaires n'est pas moins grande du fait qu'ils agissent pour la défense de la civilisation chrétienne: que les tortionnaires torturent au nom de l'Est et de la promotion de l'Athéisme ou qu'ils le fassent au nom de l'Occident et de la défense de la Religion, ils tombent sous le coup de la même condamnation.

Le texte ci-dessous décrit l'évolution de Tito de Alencar depuis 1970. Il est tiré, avec l'autorisation de la revue, du Bulletin de Liaison de la Province Dominicaine de Lyon dont dépendait Tito depuis l'année dernière. Le Bulletin porte en exergue:

"Frère Tito de Alencar Lima, martyr,  
frère de la Province Dominicaine du Brésil,  
exilé de son pays,  
enseveli au couvent de l'Arbresle le 12 août 1974.  
Il était né le 14 septembre 1945."

(Note DIAL - 16/10/74)

"Ils avaient l'intention de me laisser pendu toute la nuit au 'pau-de-arara', mais le capitaine Albernaz objecta: "Non ce n'est pas nécessaire. Il restera ici avec nous quelques jours. S'il ne parle pas, il sera brisé de l'intérieur car nous savons faire les choses sans laisser de traces visibles. S'il survit, il n'oubliera plus jamais le prix de son audace."

Tito avait été emprisonné en novembre 1969 avec plusieurs de ses frères de São Paulo (Betto, Ivo, Fernando, Giorgio...) et comme eux, comme des centaines d'autres inculpés, avait subi une torture prolongée, indescriptible, des mains du commissaire Fleury, responsable du D.O.P.S. (Département d'Ordre Politique et Social) et de l'Escadron de la Mort. C'est en prison que furent écrites ces lignes destinées à son Provincial;

Tito venait de se rétablir des suites d'une tentative de suicide consécutive à l'extrémité des souffrances endurées et à la nécessité de crier au monde l'enfer des prisons brésiliennes.

Tito a fini de mourir près de cinq ans plus tard, la première semaine d'août 1974, entre terre et ciel, nulle part, à vingt-cinq kilomètres de notre couvent d'Eveux où il était arrivé un an plus tôt. Il repose aujourd'hui dans notre petit cimetière.

Dans la révolte, la colère ou l'espérance, nous éprouvons le besoin impérieux de dire, de crier. Voici un peu de sa vie.

Tito aurait eu vingt-neuf ans ce 14 septembre. Il est le quinzième enfant d'une famille du nord-est du Brésil. Après des études studieuses au terme desquelles on le trouve engagé dans l'action catholique étudiante où il est chargé de responsabilités régionales, Tito, dont la foi est vive depuis son enfance, décide d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs; il fait profession le 10 février 1967. Par la suite, il poursuit son action militante au sein de l'Action Populaire, mouvement politique destiné à être le lieu d'un combat socialiste. La radicalisation de la situation politique brésilienne depuis le coup d'état de 1964 et la publication de l'Acte constitutionnel n° 5 donnant les pleins pouvoirs à l'Exécutif en décembre 1968 conduit à cette époque la gauche brésilienne à s'organiser pour la riposte malgré le développement d'une répression impitoyable. Les étudiants, dont sont nos frères, sont lourdement frappés. En novembre 1969, Carlos Marighela, leader de l'Alliance de Libération nationale, est assassiné par la police politique qui, au même moment, arrête plusieurs de nos frères sous l'inculpation de complicité avec l'A.L.N. Une campagne de presse contre les Dominicains appuie les tentatives de la police pour accrédi-ter dans le public la thèse de la double trahison: "Ils ont trahi leur foi en passant au communisme, puis trahi le communisme en livrant Marighela; ce sont de nouveaux Judas" (Journal O Globo).

Lors du procès des frères en octobre 1970, le réquisitoire du ministère public les accusera d'être doublement coupables: contre leur Eglise à qui ils ont désobéi en passant au communisme, contre la loi brésilienne de Sécurité Nationale puisqu'ils apportent leur concours à l'A.L.N., organe de subversion. Les frères démentiront appartenir à cette organisation et reconnaîtront seulement avoir aidé certaines personnes à fuir la police "au nom des droits de l'homme méprisés dans le Brésil dictatorial actuel et au nom de l'Evangile" (Fernando et Ivo).

Déjà fragile psychologiquement, Tito est brutalement soumis à une torture féroce qui imprime dans son corps et incruste dans son coeur ces inculpations, cette double récusation des engagements fondamentaux de son existence: l'Evangile pour l'homme. A bout de douleur, il craint d'avoir parlé et livré de nouvelles victimes aux tortionnaires; il expérimente dans sa chair jusqu'où peut aller la perversité et envisage son propre sacrifice. Il écrit ces lignes que citera Dom Helder Camara: "Revêtus d'ornements liturgiques, les policiers me firent ouvrir la bouche pour 'recevoir le Sacrement de l'Eucharistie'. Ils introduisirent un fil électrique. Ma bouche s'est complètement gonflée." Il écrit aussi: "Je ne me sentais plus de forces suffisantes pour être capable de souffrir davantage dans l'état où je me trouvais. Il ne me restait qu'une solu-

tion: me donner la mort... Je me suis évanoui, enveloppé de douleur et de foi." Au lendemain de la tentative de suicide, la torture psychologique allait s'intensifier: "Ils disaient: 'la situation va maintenant s'aggraver pour toi car tu es un prêtre suicidé et terroriste; l'Eglise décidera ton expulsion'... Ils cherchaient à me rendre fou."

Par la suite, un commando séquestre un ambassadeur et obtient la libération d'une cinquantaine de prisonniers politiques; Tito est du nombre et est immédiatement expulsé. C'est au Chili que commence son exil. Après quelques semaines, Tito arrive en Europe; il laisse au Brésil des frères emprisonnés pour quatre ans, et trouve, en Italie puis en France, d'autres frères, réfugiés politiques comme lui.

Jusqu'en juin 1973, il vit au couvent St Jacques de Paris où il reprend ses études. Son état nécessite la poursuite d'une psychothérapie; il engage ensuite une analyse qu'il interrompra de son chef, brutalement. Tito est angoissé et continue de se sentir traqué, espionné, accusé. Il ressent lourdement et l'expatriation - "l'adoption" par un pays qui l'accueille sans qu'il l'ait invité - et la dépendance qui en résulte.

En juin 1973, Tito décide avec le frère de Couesnongle de venir à Lyon pour y trouver un climat plus calme et poursuivre ses études. Nous l'accueillons à Eveux. Pendant l'été, il fait des projets pour l'année et prend sa part de la vie de la communauté, alors occupée par des sessions. En septembre, au lendemain du putsch militaire chilien, Tito devient absent, impénétrable, puis tombe dans un délire effroyable: il entend en permanence la voix du commissaire Fleury, son tortionnaire, qui lui enjoint de se rendre enfin et d'avouer, faute de quoi chacun des membres de sa famille sera torturé. Tito entend les cris des siens. Il obéit à l'interdiction d'entrer dans le couvent qui lui est faite par Fleury. Il ne se nourrit plus; il gémit sous le poids d'une culpabilisation intense. A l'hôpital de Grange Blanche où l'accueillent Michel Gillet puis le docteur Rolland et son équipe, il attend qu'on l'achève. Ces médecins suivront Tito toute l'année avec intelligence et amitié. Progressivement, grâce au repos et à la psychothérapie, à l'exclusion de traitements chimiques brutaux, le délire s'estompe. Tito demeure extrêmement angoissé; s'il espère, c'est au-delà de sa mort, près de son Dieu vers qui "il crie des profondeurs" avec le psalmiste. Après trois semaines, il revient au couvent. Mais il n'est plus question de projets pour l'avenir; il s'intéresse à peu de choses, fuit les contacts, s'enferme en lui-même, donne l'impression parfois de regretter l'hôpital où un lien sécurisant semble s'être créé entre lui-même et le psychiatre; il revoit ce dernier deux fois par semaine. Durant l'hiver, il fera deux ou trois séjours de courte durée à l'hôpital de Grange Blanche.

Pendant ce long hiver, la venue de sa soeur Nildes, venue du Brésil pour passer trois semaines avec lui au milieu de notre communauté, est un moment poignant pour chacun de nous. Tito paraît ignorer sa soeur; il lui cache son état et veut continuer de paraître l'homme assuré, cultivé et solide, qu'elle a connu, qu'elle a "élevé" jadis. Puis il craque et s'ouvre à elle. Ils voient ensemble le docteur Rolland; ils s'ap-  
puyent l'un l'autre.

Nildes regagne le Brésil. Nous nous essayons à ce que Tito trouve sa place dans la communauté. Tito s'offre à être le plus petit d'entre nous

et réclame les tâches ingrates comme pour se faire pardonner. Il s'affermir dans la conviction qu'il n'est plus digne d'être frère dominicain, qu'il mérite d'être rejeté comme le commissaire Fleury l'en a persuadé. Il demeure toujours extrêmement angoissé. Un jour, épuisé, il absorbe un tube de valium. Pour lui qui touche le fond, c'est comme un rebondissement. Après une journée de soins, il revient parmi nous comme "ressuscité": il se remet à parler normalement, à s'intéresser à ce qui l'entoure. Il se plaît à de grandes discussions théoriques, notamment avec J-Y Jolif qu'il estime beaucoup. Le contraste est étonnant par rapport à la période antérieure où il en était arrivé, à l'hôpital même, à un mutisme total, à un refus de tout contact avec l'extérieur (médecin, aumônier, nourriture). C'est alors que Tito commence à faire sienne la suggestion que lui soumet le docteur Rolland depuis plusieurs mois: conquérir son autonomie et, par là, une place dans la société où il a été parachuté, travailler et gagner sa vie. Tito fait part au frère Belaud de son désir de vivre de façon indépendante. Il est persuadé qu'il est de trop parmi nous, qu'il est toléré mais non aimé ("Vous tenez donc à moi?" demande-t-il un jour au frère Belaud), et cette situation lui est devenue insupportable. Désormais, Tito s'abstiendra non seulement de solliciter le moindre appui, mais il cherchera à nous éviter au moyen de fugues répétées et de courte durée. Désormais aussi, il considère comme rompu son lien avec l'Ordre et abandonne totalement certains comportements de type mystique qu'il avait auparavant fortement valorisés. Mais tout en même temps, il nous paraît qu'il progresse à grands pas vers un état de lucidité sur sa situation.

Non sans peser les risques d'inadaptation et les chances d'insertion dans un nouveau milieu social, nous avons écarté la "solution" d'un séjour passager en maison spécialisée et nous misons tout sur l'acquisition d'un emploi que Tito désire manuel. A ce qu'il semble, il souhaite beaucoup ce nouveau statut; s'il fugue, c'est lorsque cette perspective paraît bouchée et qu'il se voit condamné à demeurer parmi nous.

En juin, Tito travaille une semaine à la cueillette des cerises chez une famille amie, à côté d'Eveux; il y rencontre un ami, Daniel Béghin, avec lequel il part ensuite huit jours en montagne. L'expérience est heureuse; il en revient content, bronzé. Il reprend alors d'anciennes occupations: lecture, musique, journaux, et les gardera jusqu'à la fin. Trouver un emploi plus stable n'est pas chose simple, d'autant que Tito paraît toujours en partie absent de la réalité et toujours prêt à se clochardiser de nouveau. Il travaille quelques jours à la cave coopérative de Sain Bel, comme aide-livreur, mais il est rapidement remercié; un autre essai, chez un exploitant forestier du Haut Beaujolais, n'est pas plus heureux. A chaque échec, Tito fugue. Depuis quelque temps, nous nous efforçons d'être fraternellement fermes avec lui; il évoque une fois ou l'autre la folie qu'il sent le gagner et parle de "discontrôle". Il a une dernière entrevue avec le docteur Rolland; il est décidé, d'un commun accord, qu'ils se retrouveront début septembre. Tito paraît lucide.

L'étape ultime se situe à Villefranche-sur-Saône où, par le biais de l'Agence de l'Emploi, Tito est embauché chez un horticulteur; il loge dans une chambre qu'il loue avec son argent; c'est un foyer Sonacotra pour travailleurs étrangers. Il s'y installe avec bonheur, achète le minimum d'ustensiles de cuisine nécessaires et quelques provisions. Au bout d'une semaine pendant laquelle Tito a reçu plusieurs fois la vi-

site de l'un ou l'autre frère d'Èveux, l'employeur doit s'en séparer: Tito est indolent, ailleurs, absent. La semaine suivante, un nouvel emploi est trouvé dans un entrepôt de Villefranche; Tito demeure au foyer qu'il avait craint, un moment, de devoir quitter. Cette semaine-là - qui est l'avant-dernière, il reçoit Roland Ducret dans sa chambre et lui parle de son travail; il reçoit aussi à deux reprises un ami de longue date qui est de retour du Brésil, Michel Saillard: c'est à lui qu'il confie un désespoir radical où se confondent simultanément dans le néant Freud, Marx et Christ.

Expatrié, récusé dans ses solidarités majeures depuis le jour où il fut torturé, meurtri dans sa chair, anéanti quasi objectivement, mais venu du délire à la raison, Tito allait mettre fin au sursis que lui avaient infligé ses tortionnaires. La dernière semaine, Roland Ducret vint à deux reprises pour le voir: personne ne répondit. Tito est mort entre terre et ciel, nulle part; son corps fut découvert le samedi 10 août.

A l'aide d'une psychiatrie de choc, Tito aurait pu continuer à survivre, mais comme une bête affolée. Le 12 août, dans une prière révoltée, nous avons accompagné un homme et un frère, Tito, celui qui ne s'était pas tû lorsqu'il fallait parler. Au cours de l'Eucharistie présidée par Michel Pervis, provincial du Brésil, en présence de nombreux amis brésiliens et français, de soeurs et de frères, nous avons reconnu, avec Isaïe, le serviteur de Yahvé et, avec les disciples d'Emmaüs, le Christ vivant. Comment dire? ce frère, nous le connaissions depuis vingt siècles.

fr. Xavier PLASSAT op.

(Tiré de "Bulletin de Liaison de la Province de Lyon"  
XXXème année - N° 9 - Septembre 1974.  
Avec l'aimable autorisation de la revue)